



# L'AMI DE REZE



BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE REZE

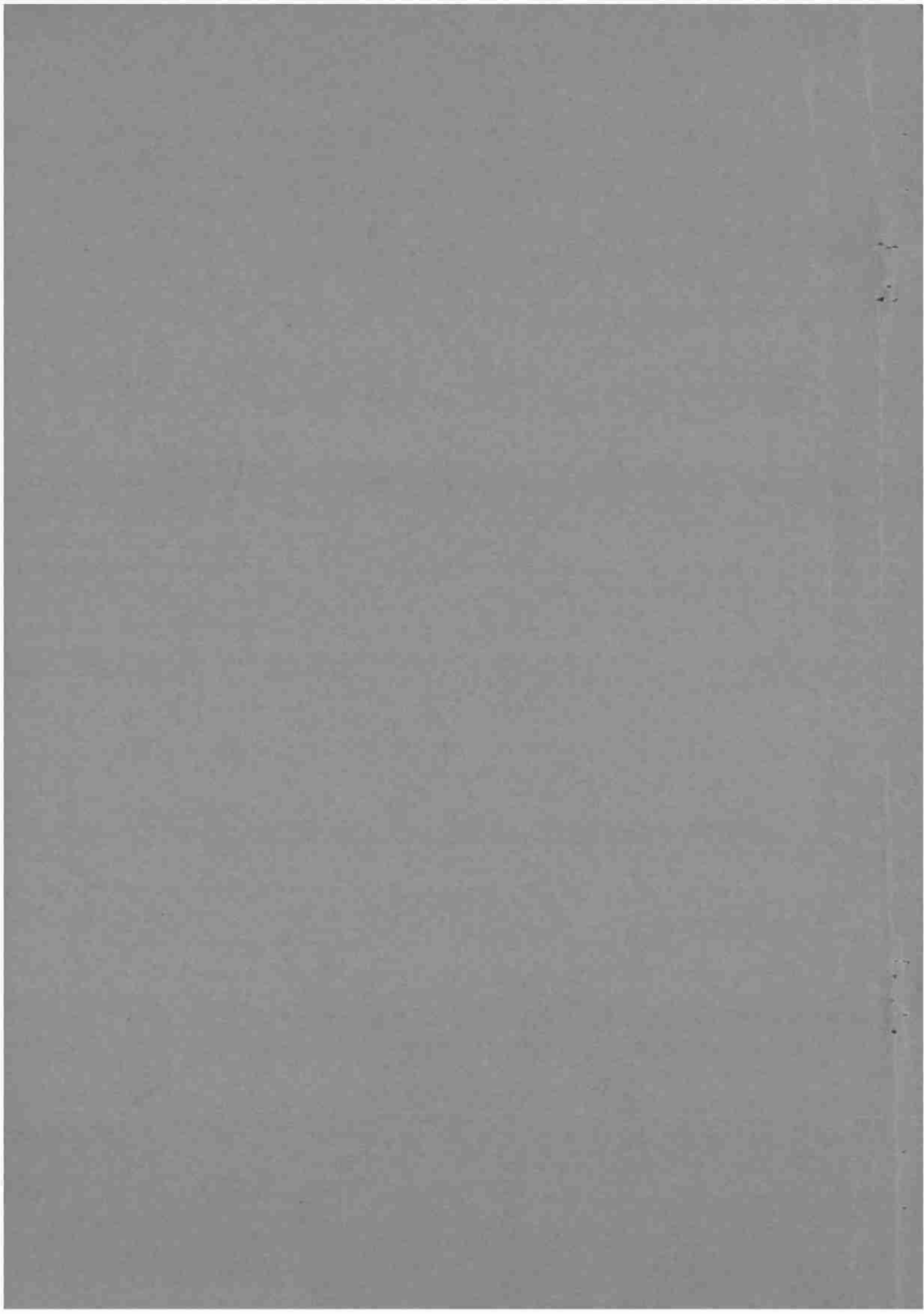
OCTOBRE 1987

N° 6

SOMMAIRE

Informations	3
<u>Histoire</u>	5
Pierre Landais seigneur de Trentemoult et de la Jaguère	Michel KERVAREC
<u>Dossier</u>	9
36 à REZE	Yann VINCE
<u>Seconde Guerre Mondiale</u>	18
Le long itinéraire d'un immigré espagnol Le bombardement du 16 septembre 1943	Gilberte LARIGNON et Héliette PROUST
<u>Poésie</u>	23
Ratiatum Le Goulet sur Seil	Louis BLOT





# REZÉ AU XIXÈ : UN LIVRE

S O R T I E P R O C H A I N E

*Deuxième coup - très fort - pour Michel Kervarec. Après son «Les Rezéens pendant la Révolution et l'Empire» (qu'il réédite et augmente), il publie dans quelques semaines l'Histoire de la ville de 1815 à 1877. Fruit de deux ans de travail. Extrait.*

**A** Rezé, il en est de même qu'à Nantes en ce qui concerne les problèmes d'emploi, encore qu'une implantation industrielle d'importance voit le jour cette année-là, celle de la tannerie et fabrique de chaussures Suser à la Morinière. [...] Dans une lettre au préfet datée du 12 mars 1848, [Henri Suser] écrit :

«Citoyen Préfet,

*Je demande à faire travailler au compte du gouvernement tous les ouvriers cordonniers et selliers qui seraient sans ouvrage. Je me propose avec votre concours d'ouvrir un atelier pour la confection de chaussures et guêtres pour l'armée, les fourniments pourront être confectionnés par les ouvriers selliers. Le produit du travail des deux industries pourra être versé dans les régiments d'infanterie, artillerie et cavalerie de l'armée ou envoyé en Afrique.*

*La cordonnerie et la sellerie donneront du travail à la tannerie et à la corroierie.*

*Je puis faire commencer de suite les travaux. J'ai déjà tourni toutes les chaussures infanterie, artillerie, et cavalerie, sur des modèles français, pour l'armée de la République de la Nouvelle-Grenade (actuellement Colombie).*

*Je me propose de faire fabriquer tout ce qui sera nécessaire et au prix de revient, n'ayant qu'un seul et unique but, celui de me rendre utile à mon pays et à mes concitoyens. J'exprime le vœu que mon exemple soit suivi par de nombreux chefs d'atelier qui peuvent comme moi, rendre service à la classe ouvrière. [...]*

Suser n'est guère imité, bien au contraire. La plupart des chefs d'entreprise sont partisans d'un régime fort face à la menace qu'ils perçoivent du côté du monde ouvrier. Bien qu'à la tête d'une des plus grosses affaires nantaises, Suser ne semble d'ailleurs pas participer aux différents organismes patronaux.

Son attitude est d'autant plus intéressante que l'industrie de la chamoiserie, naguère florissante, est frappée de plein fouet par la récession. Un rapport de cette même année nous dit qu'il n'y a plus que



*Course d'aviron sur la Sèvre (14 juin 1857), l'arrivée à Pont-Rousseau.*

21 personnes travaillant dans cette branche à Nantes dont trois enfants de douze ans. Encore n'est-ce valable que dix mois de l'année. [...] Le marasme, nous dit-on, est dû au changement de costumes dans les troupes, tant à pied qu'à cheval, qui ne portent plus de caleçons ni de pantalon de peau.

## VEILLE D'ÉLECTIONS

Suser ne trouve d'imitateurs que dans des couches sociales plus modestes. Ainsi, Arsène Leloup écrit-il à Michel Rocher :

*«Je possède à la Caisse d'Épargne des Instituteurs une somme d'environ quinze cent francs. Ne pouvant en ce moment servir d'une manière fort active à l'établissement de notre jeune République, je veux au moins contribuer à écarter les difficultés qui entourent son berceau.» «En conséquence, j'offre au gouvernement une somme de cinq cents francs à prendre sur mon dépôt à la caisse, pour l'appliquer à la souscription destinée à donner du travail aux ouvriers» [...]*

L'instituteur Albert, alors à Vieilleville, fait de même et, sur un trimestre de salaire (150 F), laisse 100 F à la Nation.

Le club Républicain de Rezé prend l'initiative d'une souscription «pour donner du travail aux ouvriers nécessiteux».

L'argent recueilli à Pont-Rousseau permettra la réfection de la chaussée entre le Puits-Baron et le Moulin-Brûlé, c'est-à-dire l'actuelle rue Jean Fraix.

La souscription «des champs» c'est-à-dire celle de la campagne, servira à lancer des travaux sur le chemin de la Petite-Lande et au Chêne-Creux.

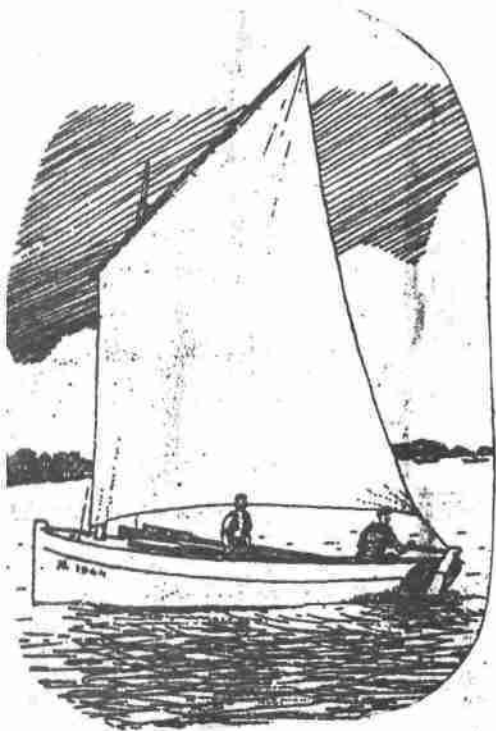
Au Bourg, toujours avec la collecte, on réparera la cale du presbytère située au bord d'un étier tributaire du Seil et le chemin du Goulet.

Trois carrières sont ouvertes par la mairie. [...]

Toutes ces mesures ne sont que des pis-aller, et, à la veille de la campagne électorale, on ne décèle toujours aucune reprise économique. [...]

Michel Kervarec : Rezé au XIXè, édition Crocus, 220 p. 100 F.  
(Titre et prix non encore définitifs au moment où nous imprimons).  
L'intertitre est de la rédaction.

L'Association Vivre à Trentemoult recherche tous documents, objets et témoignages concernant les canots basse-indrais, leur utilisation pour la pêche et en régate :



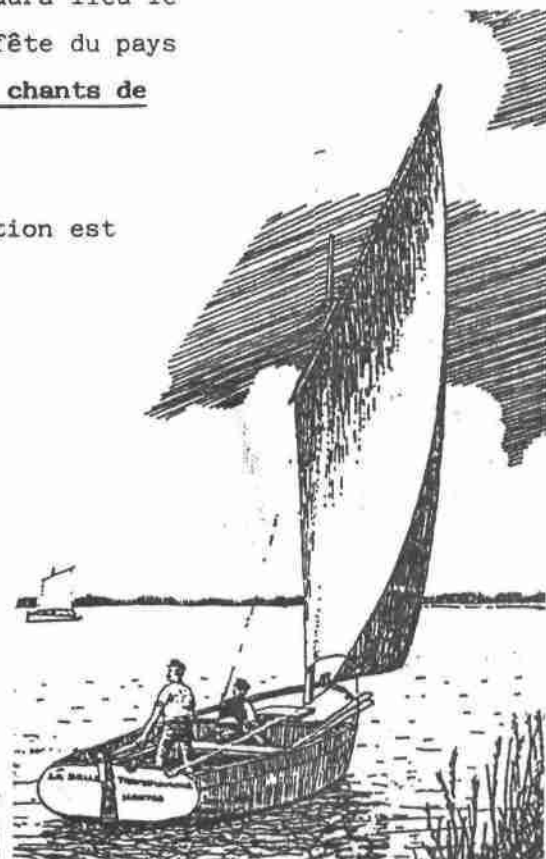
- Photographies de famille
- Cartes postales
- Articles de journaux
- Livres, revues
- Objets divers (gréement - engins de pêche)
- Tableaux (aquarelles, huiles)
- Maquettes
- Outils (charpentier de marine)

Pour une exposition sur les canots basse-indrais qui aura lieu le 12 et 13 Septembre à Trentemoult dans le cadre de la fête du pays centrée cette année sur le patrimoine maritime et les chants de marins et mamriniers.

Si vous possédez un canot de ce type, votre participation est importante.

CONTACTEZ : Emile ROBERT Tél. 40.84.21.71

Guy SECCO Tél. 40. 84.05.40



## PIERRE LANDAIS

### SEIGNEUR DE TRETEMOULT ET DE LA JAGUERE

Pierre Landais, fils d'un tailleur de Vitré, est né en cette ville vers 1430. Rien ne le prédispose à devenir un personnage exceptionnel.

Vers 1458, il fait connaissance du futur duc de Bretagne, François II. L'esprit vif et l'intelligence en éveil, il rend certains services secrets à ce dernier. Devenu valet, la porte des plus hautes fonctions lui est ouverte après l'accession de son maître à la tête du duché. Il est nommé "Maître de la Garde-Robe" puis "Trésorier Général de Bretagne".

La fonction de garde-robier le place au quatrième rang des officiers ducaux, celle de trésorier général au premier. Cumulant les deux postes, Landais ne peut guère être contesté sans risques. N'étant pas noble, cela lui vaut des ennemis fort nombreux, ces responsabilités étant jusque là strictement réservées à l'aristocratie.

La guerre de 100 ans vient de finir et les Anglais ont repassé la Manche. François II, qui n'était encore que comte d'Estampes, lutte aux côtés des Français, mais l'accession de Louis XI au trône royal l'a fait changer d'orientation.

Le nouveau roi est en effet fort désireux d'agrandir son royaume. Conseillé par Tanneguy du Châtel et par le comte de Lescuer, le duc de Bretagne prend part aux coalitions des grands féodaux contre Louis XI. Celui-ci prenant le dessus, Lescuer et Tanneguy changent de camp.

Landais tente de "récupérer" ce dernier mais échoue du fait de l'opposition de Antoinette de Maignelais, maîtresse de François II. Landais dirige désormais seul la politique bretonne, son maître étant trop occupé à jouir des plaisirs que lui donne sa Cour.

Il y a un obstacle majeur pour le Vitréen dans sa quête d'un pouvoir sans partage, le chancelier Guillaume Chauvin qui, de par sa charge (ministre de la justice) connaît certaines de ses malversations.

En peu d'années, Landais s'est constitué un patrimoine considérable. Il a acheté les seigneuries de Briord en Port-St-Père et du Loroux-Bottereau, dont il a fait fortifier les châteaux. Il acquiert encore les seigneuries du Pont en Vertais dont dépend Trememoult, de la Jaguère en Rezé, de la Cognardière en la Haye-Fouassière, de Lucinière en Lort, de Létier en Béganne (près Redon), de la Bourdinière en Château-Thébaud et bien d'autres encore.

Lorsqu'il n'est pas près de son maître, il réside ordinairement dans sa maison de campagne de la Papotière en Doulon.

Un peu partout, il a "placé" sa famille et ses amis. Le Chancelier constitue un véritable parti contre Landais à la Cour ducale, favorable à l'alliance avec Louis XI alors que Landais reçoit l'appui du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire.

En Angleterre, c'est alors la guerre interne dite "des deux Roses", York contre Lancastre, la rose blanche contre la rose rouge. Le parti Lancastre soutenu par Louis XI est vaincu. Le roi Henri VI et son fils le prince de Galles sont égorgés. Les alliés de Landais triomphent, le vainqueur devenant Edouard IV.

Le comte de Richemont, qui aurait pu prétendre au trône d'Angleterre, quitte son pays comme beaucoup de son parti, pour se réfugier auprès de Louis XI. Par malchance, une tempête pousse son navire vers les côtes de Bretagne. Richemont est fait prisonnier. Landais détient désormais un otage de poids dans les prisons de Vannes.

La mort de Charles le Téméraire en 1477 crée une situation nouvelle. François II et son ami Landais se retrouvent désormais seuls sur le continent à défier le roi de France. On maintient pour la forme des relations amicales mais en réalité, la lutte est âpre et d'importance. C'est l'avenir de la Bretagne qui est en jeu. Le parti du Chancelier Chauvin, qui a des contacts avec Louis XI par l'intermédiaire de Lescuer, fait tout son possible pour amener le duc dans le giron royal, tandis que le parti de Landais continue en secret ses discussions avec l'Angleterre.

Louis XI est au courant de ces tractions par sa police et manigance un de ces "coups" dont il est coutumier. Il fait arrêter Guillaume Chauvin lors d'une de ses ambassades. Chauvin argue de ses bons sentiments et de ceux du duc envers la France. Le roi lui met alors sous le nez un paquet de lettres signées les unes de Guillaume Guéguen, secrétaire du duc, les autres du roi d'Angleterre, Edouard IV, montrant leur connivence.

Chauvin est libéré et renvoyé à Nantes auprès du duc avec les lettres compromettantes plus une signée de Louis XI, signifiant une rupture des relations diplomatiques.

Reçu par le duc, le Chancelier narre sa mésaventure et remet le courrier en question. Landais et Guéguen plaident non coupables en ce qui concerne la perte du courrier et mettent en cause leur homme de confiance, Maurice Bromel.

Questionné (comme on savait le faire à l'époque), Bromel avoue être associé à un complice sachant imiter écritures et signatures. Ce dernier portait les copies aux destinataires des lettres et Bromel faisait parvenir les originaux à Louis XI. Incarcéré à Auray, Bromel est retrouvé au fond d'un puits peu de temps après.

Accusé par Landais d'être à la solde du roi de France, le Chancelier Chauvin est arrêté à son tour et incarcéré au château de Nantes. Il est démis de sa charge et spolié de ses biens. On jette sa famille à la rue. Enfermé à Auray en 1480 puis à Vannes sous la garde de deux amis de Landais (Brient de Fontenailles et Jean de Vitré), le Chancelier meurt de faim et de misère en 1483.

Landais est alors au faite de sa puissance. Nul ne peut aborder le duc sans passer par lui.

Mais la mort de Chauvin a fini par liquer contre lui les plus puissantes familles bretonnes. Au printemps 1483, se met en place une conjuration ayant à sa tête les princes d'Orange et de Rohan, le maréchal de Rieux etc...

Les conjurés veulent s'emparer de la personne de Landais. Cachant leurs armes, certains d'entre eux pénètrent dans les appartements ducaux mais leur ennemi n'y est pas. Par contre, ils y trouvent François II, pour le moins surpris par cette intrusion, et furieux. Les éclats de voix font tant de bruits que, croyant leur maître menacé, des gardes sonnent l'alarme. En peu de temps, les abords du château se couvrent d'une foule armée et menaçante.

Le duc doit se montrer aux créneaux aux côtés des conjurés pour que ceux-ci puissent sortir, non sans avoir promis de se retirer à Ancenis.

Pendant ce temps, un autre groupe est allé à Doulon, à la Papotière. Landais s'y trouve avec son ami Guillaume Guéguen. Vigilants et décelant l'ennemi, ils fuient par les jardins et gagnent la campagne. Après avoir marché toute la nuit, les fugitifs trouvent refuge chez le duc d'Alençon, à Pouancé.

De retour à Nantes, Landais parvient à convaincre François II que les grands personnages du duché, avaient bien pour but de s'emparer de sa personne, pour l'amener à Ancenis et la livrer à Louis XI.

Les conjurés sont bannis, leurs biens saisis, leurs châteaux démantelés et leurs arbres abattus. Le 14 juin 1485, l'armée ducale s'en va assiéger Ancenis. Les troupes des barons font route au devant d'elle. Officiers et

soldats des deux camps fraternisent au lieu de s'affronter. Prévenu, Landais cherche la parade, mais trouve le nouveau Chancelier Chrestien sur sa route. C'est pourtant l'un de ses protégés, mais, sentant le vent tourner, il a changé de cap. Chrestien reçoit une délégation des rebelles menée par le baron de Pontchâteau. Les seigneurs demandent que Landais leur soit remis pour être jugé, or, celui-ci s'est réfugié dans les appartements ducaux. Le comte de Foix, beau-frère de François II, tente de s'interposer mais le rapport de force a changé en faveur des barons, d'autant plus que la foule gronde contre le Trésorier Général.

A contre-cœur, François II cède, les barons lui promettant de juger Landais équitablement. Incarcéré dans une tour d'enceinte donnant sur l'actuelle rue de l'Arche-Sèche à Nantes, l'ancien maître de la Bretagne sera extradé de sa geôle peu après, jugé, condamné à mort et pendu dans la prairie de Biesse à l'insu du duc. Son ami, Jean de Vitré, subira le même sort.

Ses terres et seigneuries seront saisies. Ses possessions rezéennes tomberont dans le domaine ducal puis royal après le rattachement de la Bretagne à la France.

S'il n'est pas besoin de situer Trentemoult, la seigneurie de la Jaguère est, elle, très morcelée. En dépendaient outre le village de la Jaguère et les terres voisines, le secteur de la Balinière, celui des Naudières et de la Lande-Saint-Pierre (pour ne citer que les principaux domaines).

Michel KERVAREC.





# FRONT POPULAIRE

9

36 A REZE

---

"Corps demi-nus sur la grève... Beaux enfants, adultes qui vivez intensément près de la grande bleue... aérez vos poumons, accumulez les principes de vie des rayons solaires, enchantez vos yeux... prenez de la lumière. Profitez de vos vacances payées... avant de retourner vers le travail, vers l'activité fébrile des grandes villes où les vieux s'usaient, machines qui ne pouvaient se reposer..."

Cet article du "Populaire de Nantes", du 31 août 1936, illustre bien l'importance qu'eurent les premiers congés payés.

En fait cette conquête du Front Populaire devait marquer les consciences, c'était la découverte d'un bonheur encore jamais connu.

50 ans après, retrouver l'ambiance de cette époque, apprécier sa signification, relèverait de la falsification si l'on ne restituait le contexte, grâce aux documents d'archives, aux témoignages, à la lecture de la presse des années visées.

Yvon Chaumont était à Rezé à cette époque. Il se souvient :

"Ça a commencé en 1934 avec la lutte contre les Croix de Feu".

La montée du fascisme, la manifestation des liges factieuses contre la République le 6 février 1934 constituèrent une alerte qui mobilisa les militants politiques, communistes notamment. "Seuls les militants avaient conscience, savaient ce que c'était le fascisme" précise Y. Chaumont.

Témoin à Rezé également de cette époque, Gustave Raballand se souvient d'un progressiste allemand interné dès 1934 dans un camp nazi : "Évadé, il s'était réfugié à Nantes. Il nous a fait voir des photos... Plus tard quand nous avons été arrêtés, nous savions déjà, aussi nous n'avons pas été surpris".

Les liges fascistes étaient importantes en 1934. A Rezé, les Croix de Feu du Colonel de la Rocque se réunissaient à l'hôtel Durand, à Pont-Rousseau.

Y. Chaumont, responsable à l'époque de la section Nantes-Sud du Parti communiste se souvient de ces réunions que les militants communistes perturbaient : "Pour nous les militants, le danger fasciste était réel aussi quand les Croix de Feu tenaient des réunions, il fallait leur couper la parole. Alors, on y allait et on les vidait... Mais ces actions parfois violentes n'étaient pas comprises par la population qui pensait qu'il fallait les laisser s'exprimer".

A l'origine du Front Populaire, on trouve bien évidemment aussi la situation sociale issue de la crise économique de 1929.

C'est faire un très long voyage en marche arrière que d'essayer de se représenter la vie ouvrière des années 30 ! Bien sûr, il n'y avait pas la télévision, parfois le poste de T.S.F., pas de voiture dans les foyers ouvriers, pas de réfrigérateur, de baignoire, pas d'eau chaude ni de chauffage central et l'école pour les enfants de travailleurs s'arrêtait à treize ans. Il n'y avait pas non plus de vacances, de Sécurité Sociale, pas de retraite ni d'indemnisation générale du chômage. Malgré les fières sirènes du paquebot "Normandie" (orgueil national !), la France entrait dans les temps modernes avec les défraîchissements du siècle précédent.

Y. Chaumont était chômeur lors de l'hiver 1934-35. Il témoigne : "Les chômeurs étaient complètement démunis. Ils ne pouvaient se chauffer ni se nourrir correctement. J'avais réussi à créer un comité de chômeurs avec l'aide du Parti communiste. Un jour, avec une centaine d'entre eux, on s'est rendu à la mairie. Le père Rivière (maire radical-socialiste de Rezé) n'avait jamais vu ça. Il avait reçu une délégation dans la salle des mariages et on lui réclamait des bons pour se nourrir et se chauffer. Il nous répondait : "Où voulez-vous que je prenne l'argent ?". Nous, on ouvrait la fenêtre et on criait aux gars de rester sur la place tant qu'on n'aurait pas satisfaction. Finalement, on a obtenu des bons de pain, de viande et de charbon".

Dans les entreprises, les ouvriers, peu organisés dans les syndicats, faisaient face à un patronat très paternaliste. "Les luttes étaient très dures se souvient Y. Chaumont et les piquets de grève se faisaient matraquer. Jusqu'en 1934, il y avait bien eu plusieurs mouvements mais rien de comparable avec ce qui devait se développer".

Le 13 février 1934, se déroulait une journée de grève générale. Le journal conservateur "l'Echo de la Loire" reconnaît lui-même qu'elle est suivie à Nantes par 50% des travailleurs et que 10 000 manifestants défilèrent dans les rues de la ville. La C.G.T.U. (proche du P.C.) préconisait alors l'entente avec la C.G.T. (proche de la S.F.I.O.) et se mit en devoir de réunifier le syndicalisme ouvrier divisé par la scission de 1921. Cette réunification devait aboutir en mars 1936.

Peu à peu, la lutte pour le pain, la paix, la liberté, s'imposait. A Rezé, le comité antifasciste "Amsterdam-Pleyel" (patronné par Henri Barbusse et

Romain Rolland) se montre très actif, comme en atteste "le Populaire de Nantes" qui se fait l'écho des nombreuses réunions se tenant en 1934 au café de l'Artistic Cinéma à Pont-Rousseau. Ce comité avait une très large audience à Rezé souligne Y. Chaumont.

Très actif également était le Comité d'Action Républicaine, émanation de la Municipalité que dirigent les radicaux et les socialistes depuis 1929. Il organise chaque année le 14 juillet un banquet traditionnel qui en 1934 n'aura pas lieu en raison "des conditions de vie du moment" indique le "Populaire de Nantes". De façon anecdotique, le journal local précise dans cette même période que le maire de Rezé, Charles Rivière, alors en vacances, s'est fait cambrioler sa villa aux Trois-Moulins.

Au plan politique, le Front Populaire commence à prendre forme lorsque le Parti communiste S.F.I.C. et le Parti Socialiste S.F.I.O. réalisent un pacte d'unité d'action le 27 juillet 1934. Fin octobre se déroulait à Nantes (salons Mauduit) le Congrès National du Parti Radical. La veille de son ouverture, le 24 octobre, le secrétaire général du P.C., Maurice Thorez venait à Nantes lancer le mot d'ordre de Front Populaire. A cette époque, les organisations locales socialistes et communistes, sur la base de l'accord national commençaient des actions communes : ainsi des meetings à Chantenay et Doulon.

Gustave Raballand se souvient : "le premier Comité de Front Populaire de la région s'est constitué à Rezé, à l'hôtel du Chapeau Rouge. C'est le maire de Rezé, le radical Rivière qui en devint le président. Le lendemain, il se créait à Nantes après avoir consulté Gaston Veil (radical nantais, directeur du "Populaire de Nantes").

Yves Chaumont ajoute : "A Rezé, c'est surtout à partir du Comité Amsterdam-Pleyel que se constitue le comité de Front Populaire. Il est soutenu essentiellement par les militants du P.C."

L'année 1935 fut marquée par les élections municipales des 5 et 12 mai qui virent, en France, une forte poussée communiste et à Rezé la reconduction de la Municipalité radicale et socialiste conduite cette fois par Léon Taugeron.

Le grand rassemblement du 14 juillet à Paris scellait la naissance réelle du Front Populaire. Dès lors, un vaste mouvement se développa pour aboutir à sa victoire lors des élections législatives de 1936. L'année avait pourtant mal commencée à Rezé : une forte crue de la Loire provoqua d'importantes

inondations. "Le Populaire de Nantes" souligne à cette occasion les efforts de la Municipalité républicaine et démocratique de Rezé dont les membres n'hésitent pas à retrousser les manches pour venir en aide à la population.

La campagne électorale fut intense comme en atteste la vie militante que commente Y. Chaumont : "Je militais au Port au Blé... Rares étaient les réunions qui ne se terminaient pas par un collage d'affiches à vélo... Les réunions publiques faisaient salle pleine... Le mouvement s'est développé avec les jeunes. Nous étions enthousiastes...".

Le dimanche 2 février se tenait au restaurant Durant à Pont-Rousseau le Congrès Républicain d'arrondissement du Parti Radical. Le journal "Le Populaire" en fit largement mention dans ses colonnes. En présence de nombreuses personnalités, des municipalités de Rezé et du canton, c'est Julien Marchais, conseiller d'arrondissement et adjoint au maire de Rezé qui propose la candidature de M. André Morice aux élections, "en termes simples et émouvants" précise le quotidien de G. Veil. Jusqu'aux élections, ce journal mena une campagne ouverte pour les candidats radicaux et André Morice notamment.

Le 4 février, les socialistes de la section nantaise désignaient leurs candidats pour les circonscriptions de l'agglomération.

Maurice Thiéfaine, adjoint au maire de Nantes (ex-adjoint à Rezé) fut désigné pour Rezé et le Sud-Loire.

Enfin le Parti communiste désignait Robert Cadiou, un ouvrier ébéniste, pour être son candidat dans la circonscription.

Pour les 3 composants du Front Populaire, l'adversaire, c'était le député sortant, maire de St-Sébastien, Armand Duez, successeur d'Aristide Briand et candidat des "républicains de gauche".

Gustave Raballand précise : "les élections de 36, c'était le vote contre le chômage, contre la misère".

La victoire de la gauche les 26 avril et 3 mai provoqua un vaste élan d'enthousiasme. A Rezé, le socialiste Thiéfaine était arrivé largement en tête au premier tour, et il fut élu au second par 8 150 voix contre 7 461 à A. Duez.

"Dès les élections et avant que le gouvernement Blum soit formé, ce qui fut long, les grèves se sont développées, témoigne Y. Chaumont... Au début, les gars ne croyaient pas tant obtenir... J'étais aux Chantiers de la Loire à cette époque... Il a fallu convaincre... et on a gagné...".



Piquet de grève aux Charbonnages, beaucoup de Hozemans dans les rangs

**Arrière**  
**sanctions**  
 (J. GARVIN)

**Le Mouvement de Grève prend des proportions inquiétantes**

*Il tend à devenir peu à peu général et ne laisse pas de préoccuper vivement les pouvoirs publics*

... l'annexion... au sou... de l'opération... en fait... la division la... quelque... l'admission de... la suite de... la suite de...

... demander... le fait de... la fin de la... on avait pu... devenaient... pour la... le plus qu'on... des perles... des deux mil... que pour la... l'incertitude... de deux... pas... l'été... pas... mesure... le résultat...

Dans le tour de la fabrication de l'acier...



**LA GREVE « SUR PLAGE » S'EST GENERALISEE**

**TROIS CENT CINQUANTE USINES SONT OCCUPEES A PARIS ET EN BANLIEUE**

Les chefs du mouvement semblent avoir perdu le contrôle de leurs troupes

**L'agitation gagne la province**  
 Lille, Nantes, Toulouse, Marseille...

ION GRAM

Rouge



36, les premiers congés de la famille Peigné.

Il y eut d'abord le grand rassemblement du 1er mai à Nantes, au lendemain de la réunification syndicale. "Tout le monde était dans la rue" se souvient G. Raballand.

La première grève locale évoquée par la presse fut celle des ouvriers des carrières de la Roche Ballue à Bouguenais. Ils reprirent le travail le 12 mai ayant obtenu la suppression du travail à la tâche et une augmentation horaire de 0,40 F., après arbitrage du maire de Bouguenais.

La mobilisation ouvrière ira chaque jour en croissant durant tout le mois de mai. Le 28 mai, une réunion des travailleurs du bâtiment à la Bourse du Travail de Nantes réunissait 800 participants. Le lendemain se tenait un meeting du Syndicat des métallurgistes pour les 40 heures et les contrats collectifs. Enfin, les Batignolles entamèrent une longue grève des bras croisés. Ils seront suivis des 1 200 ouvriers de la Raffinerie de Chantenay.

Bien que déplorant les occupations d'usines "qui nuisent à la grande C.G.T." le "Populaire de Nantes" se fera l'écho de toutes les luttes de cette période dans l'agglomération nantaise.

Le gouvernement Blum composé essentiellement de socialistes et de radicaux fut constitué le 5 juin avec le soutien sans participation des communistes. Le 7 survenaient les accords de Matignon entre le Patronat et la C.G.T. sous l'arbitrage du gouvernement. Les 40 heures, les congés payés, les conventions collectives devenaient réalité.

Mais nombre de patrons ne respectant pas ces accords, les luttes ouvrières se poursuivirent prenant une dimension jusqu'alors inégalée.

Y. Chaumont se souvient : "L'union était générale. Pratiquement aucun ouvrier n'était resté chez lui. Les Rezéens partaient en cortège manifester à Nantes...".

Le 13 juin, aux Etablissements Grandjouan, un accord entre le personnel et l'entreprise se fit sans avoir recours à la grève. Un syndicat y est aussitôt constitué.

Tous les secteurs d'activité, pratiquement toutes les entreprises nantaises furent en conflit en juin 1936. Vers le 20 Juin, ils étaient pratiquement tous solutionnés, les revendications ayant abouti. Les 60 ouvrières des Tissages Binet de la Morinière à Rezé auront moins de chance : au bout d'une semaine de grève, début juillet, l'entreprise fermait !.

On assiste également dans cette période à un développement d'activités culturelles jusqu'alors interdites aux milieux populaires. A Rezé, des représentations théâtrales sont organisées. Dans les usines en grève se produisent les artistes du "Théâtre de la Jeunesse du Travail".

Enfin pour tous, c'est la découverte des loisirs. Y. Chaumont évoque l'été 36 à Rezé : "Les premiers congés de 36, c'était formidable... Après les grèves, il n'y avait plus beaucoup de sous dans les foyers. Les gens allaient se promener à vélo. Il n'était pas rare de rencontrer des gars la fourche sur l'épaule et disant : "Je vais jardiner... mais pour mon compte, pas pour le patron !".

Il se souvient des départs à la mer : "Des Rezéens ont été à la mer, à Pornic, pour la première fois de leur vie". G. Raballand ajoute : "Les veaux marins" (les bourgeois) se plaignaient : il n'y avait plus assez de place pour eux sur les plages...".

L'activité des associations rezéennes, les amicales laïques est essentiellement tournée lors de l'été 36 vers l'organisation de fêtes et de sorties ; le 5 juillet, l'A.E.P.R. organise un pique-nique à Champtoceaux. Le 8, la kermesse des Roquios connaît une grande affluence : les personnalités locales, élus rezéens, le maire de Nantes Pageot, le député Thiéfaîne et J.B. Daviais, président d'honneur de la F.A.L. y sont remarqués. Le 22 juillet, la Musique municipale donne un concert à Ragon : ouvertures, valse, pas redoublés sont au programme. Le 9 août, l'Amicale mixte des anciens élèves de Rezé organise une sortie cycliste à Clisson.

Le 15, c'est le Syndicat d'Initiative de Trentemoult qui tient à Beau Rivage une grande fête enfantine. Une semaine plus tard, c'est au tour du Comité de patronage laïque des garderies scolaires de Pont-Rousseau et Rezé d'organiser une sortie des élèves aux Moutiers. Enfin le 6 septembre, l'A.E.P.R. est de sortie sur la plage de Gourmalon à Pornic.

L'été 36 fut encore marqué dans la région par le grand rassemblement du 14 juillet à Nantes, à l'initiative du Comité Nantais de Front Populaire, pour fêter la Victoire et barrer la route aux adversaires en cortèges à Nantes pour converger en un immense rassemblement de 40 à 50 000 personnes. Les Rezéens étaient partis de Pirmil.

Y. Chaumont se souvient de l'activité du Comité Rezéen de Front Populaire : "On organisait des manifestations au départ de Trentemoult à monter vers St-Paul avec les enfants des écoles devant, la musique et les drapeaux...".

Ce grand élan ne devait durer que quelques mois. Dès le 1er août, les premières lézardes apparaissaient dans le Front Populaire lorsque Blum annonçait la non-intervention de la France en Espagne face à la rébellion fasciste prenant la dimension d'une guerre contre le "Fronte Popular" espagnol. De nombreuses voix s'élevèrent. A Nantes, G. Veil, le directeur du "Populaire" ne comprend pas l'attitude du gouvernement. Le Parti Communiste le condamne ouvertement.

Y. Chaumont évoque cette période : "Les socialistes rezeéens soutenaient la politique gouvernementale de non intervention. Mais le Comité de Front Populaire a continué de fonctionner...".

G. Raballand se rappelle que le Parti Communiste a fait une kermesse pour les Républicains espagnols aux Roquios. Celle-ci eut lieu le 13 septembre, et connut une grande affluence. L'historien et dirigeant communiste Jean Bruhat y participa.

Le 30 septembre, eut lieu à Nantes, salle Colbert, un meeting de soutien en faveur des Républicains Espagnols. Le lendemain, c'était le Comité d'Amsterdam-Pleyel qui organisait une soirée de soutien rue des Halles à Nantes. Bientôt, les communistes rezeéens organisaient le soutien aux Brigades Internationales.

Outre les bruits de bottes inquiétants aux frontières, la situation en France se détériorait : le patronat et la droite engageait une vigoureuse contre-offensive. De fait, dès septembre, la hausse des prix et la dévaluation du franc mangeait une partie des augmentations arrachées.

Le 13 février 1937, Blum déclarait : "Un temps de pause est nécessaire". La moisson de 36 était terminée. Dans la région nantaise, les réactions ouvrières sont faibles : "A Château-Bougon, on a débrayé lors de la pause et on est allé à la Bourse, à Nantes, à pied. Mais c'était la seule entreprise", déclare Y. Chaumont. En fait, il y avait eu trop d'évènements en peu de temps auxquels les travailleurs n'étaient pas préparés. "Il manquait encore une éducation syndicale suffisante" ajoute Y. Chaumont.

Dernier sursaut dont se souvient G. Raballand : l'exposition universelle. C'était au printemps de 1937 : "le bâtiment était en grève à Nantes. Cela a duré 3 mois. A Paris, se montait l'Exposition Universelle dont les patrons ne voulaient pas l'ouverture. Ce sont les syndicats qui ont demandé des



volontaires pour travailler à Paris. On laissait une heure de salaire pour les grévistes. On collectait dans les entreprises..."

Lui-même participa au montage de l'Exposition. Y. Chaumont la visita au cours de l'été : "Il y avait affluence. Contrairement à l'Exposition de 1900, cette fois-ci les ouvriers, en congés, pouvaient s'y rendre".

L'année 1938 vit disparaître ce qui subsistait du Front Populaire.

G. Raballand se souvient des grèves de novembre, lors du Congrès confédéral de la C.G.T. qui se tint à Nantes, contre les décrets-lois du gouvernement, lequel revenait sur les 40 heures et les principaux acquis de 36.

Mais quelque chose s'était cassé dans le mouvement ouvrier divisé notamment sur les questions de la Paix lors de la signature des accords de Munich. Toutefois, une expérience venait d'être vécue qui devait marquer profondément le peuple français.

Ce qui marqua les militants comme Y. Chaumont, c'est "l'état d'esprit qui régnait à cette époque. Il y avait une grande fraternité, une formidable camaraderie. La solidarité entre les ouvriers était importante. Quand on décidait une grève, on disait d'abord aux gars : consultez votre porte-monnaie. S'il y avait assez pour acheter du pain, alors on faisait la grève..."

Des militants qui ont conscience également que l'unité syndicale joua un grand rôle grâce à la réunification de la C.G.T. "Il y avait bien aussi les syndicats réformistes, précise Y. Chaumont, mais ils avaient suivi par la force des choses".

Il est des événements qui ont à ce point contribué à faire l'histoire - notre histoire - que la vision que l'on en a et l'analyse qu'on peut en faire, y compris 50 ans après, est toujours source d'enrichissement.

1936 est de ceux-là.

Yann VINCE.

# DES PAGES DE L'HISTOIRE



HELETTE PROST  
ALBERT LANGDON  
GHISLAIN LANGDON

EN VENTE PARTOUT : 75 F

A PROPOS.....

"DES REZÉENS DANS LA  
SECONDE GUERRE MONDIALE"



## LE LONG ITINERAIRE D'UN IMMIGRE ESPAGNOL

HERMINO FLORES GOMEZ, né le 31 juillet 1910 à VALLADOLID (Espagne) en situation de Résident à Rezé depuis 1954.

La révolte des militaires fascistes contre la République, le prit à Barcelone où il habitait avec sa famille depuis 1917. Syndicaliste, épris de liberté et de justice, il répondit à l'appel du gouvernement autonome de Catalogne qui invitait la population à faire front et à mater la révolte. C'est ainsi qu'il se trouva le 18 juillet 1936, mêlé, sans armes, à des groupes se dirigeant vers la caserne d'artillerie de San-Andréa où ils savaient pouvoir se procurer des armes et des munitions.

En effet, la caserne tomba entre leurs mains et ainsi pourvus de fusils, de mitrailleuses et même de trois canons, ils réussirent en quelques heures de combats violents, à vaincre l'insurrection. Les groupes, bien que non organisés, se dirigèrent ensuite vers Lérida et la région d'Aragon ; il y eut là encore des luttes sanglantes. Déçu par les exactions commises par des éléments incontrôlés et par la déplorable organisation du régime anarchiste, H. FLORES regagna, plein d'amertume, Barcelone. Là, on lui offrit un poste de responsabilité : le contrôle d'un important dépôt de matériel de guerre au centre de défense. Au bout de quelques mois, il fut nommé responsable des dépôts du port de Barcelone : il devait assurer le contrôle de l'arrivée des bateaux étrangers chargés de matières premières et de ravitaillement.

La situation s'aggravant, la panique s'installa parmi la population à la suite des bombardements incessants de la ville. Le Gouverneur Central de la République décréta la mobilisation générale de tous les hommes valides. Incorporé dans l'infanterie de marine, H. FLORES fut affecté à la base de Carthagène puis dirigé sur le front de Téruel. Vers la fin 1938 et le début 1939, ce fut la grande offensive fasciste sur tous les fronts.

La brigade d'infanterie de marine fut totalement anéantie sauf quelques dizaines de soldats qui échappèrent au massacre, parmi lesquels H. FLORES. Légèrement blessé et choqué, il fut ramené à Barcelone dans un train qui évacuait les blessés civils et militaires. En février, il entra au service du colonel Luengo. Ils quittèrent Barcelone en voiture avec la femme et les enfants du colonel, en direction de la frontière française qu'ils atteignirent péniblement sous les bombardements et au milieu de l'exode.

Ils franchirent la frontière à pied, par les sentiers de montagne, sous une tempête de neige et arrivèrent épuisés par la fatigue et le froid à Prats-de-Mollo.

Les gendarmes et les douaniers français les conduisirent dans un grand bâtiment, probablement une usine de textile ou une tannerie désaffectée ; ils furent réconfortés et purent se reposer assis sur des bancs, accoudés sur des tables. Beaucoup souffraient de gelures ou de dysenterie.

Le 9 février, des camions de l'armée française vinrent charger femmes et enfants vers une destination inconnue ; dans la soirée, ce fut le tour des hommes, vers les camps de St-Cyprien, Barcarès, Argelès-sur-Mer...

Herminio, son frère Horace, son frère de lait Antonio et le colonel Luengo se retrouvèrent dans le camp de la plage d'Argelès entouré déjà ! de barbelés et gardé par des Sénégalais de l'armée française.

Il y avait là plus de 90 000 personnes sans eau et sans abris, couchant sur le sable où des dizaines périrent de froid, de faim, de maladies ou de blessures de guerre infectées. Ils creusèrent un trou dans le sable pour se préserver du mistral qui balayait tout sur la plage. La nuit, ils marchaient afin de ne pas être encoûrdis par le froid car beaucoup s'endormaient pour ne plus se réveiller. Ils étaient toujours armés de pistolets chargés qu'ils avaient pu soustraire à la fouille des gendarmes, car le pillage, le vol et les agressions étaient monnaie courante : des individus sans foi ni loi n'hésitaient pas à assassiner pour dévaliser les plus faibles de leurs maigres ressources. Les gendarmes n'osaient entrer dans le camp qu'en groupe et armés, même les camions qui apportaient le ravitaillement en longeaient l'extérieur et jetaient la pitance par-dessus les barbelés comme s'il s'agissait de fauves !. Des fauves qui se battaient pour s'emparer de quelques pains ronds à moitié moisissés et de morue séchée.

Au bout de quatre mois, tous les Catalans furent transférés au camp d'Agde dans l'Hérault, puis ils furent envoyés dans la commune de Sermaise du Loiret. Les volontaires pouvaient faire partie d'équipes agricoles placées dans les fermes pour suppléer au manque de main-d'oeuvre. Les fermiers choisissaient leurs journaliers comme ils auraient sélectionné un cheval de labour en examinant les dents, en palpant les muscles... Herminio qui était volontaire, quoique n'ayant jamais travaillé à la terre (pour pouvoir sortir du camp), fut très étonné de traverser un village silencieux : toutes les maisons avaient fermé leurs portes et leurs fenêtres. De quoi les gens avaient-ils peur ? Le curé dans son sermon, avait présenté les "Rouges" comme des gens dangereux. Le malentendu se dissipa quand les fermiers les virent se comporter de manière correcte, aller à l'église le dimanche !, ils étaient polis et gais, sérieux dans leur travail.

En mai 1940, les Allemands envahirent la France. Pour les Espagnols, trois possibilités furent envisagées :

- Retourner en Espagne avec un bon de transport gratuit ... pour le peloton d'exécution !
- Etre internés dans un camp jusqu'à la fin de la guerre ... le camp, ils connaissaient déjà !
- Entrer comme "volontaires" dans l'Armée Française,

c'est ce que choisit H. FLORES. Il fut incorporé dans la 202e compagnie de prestataires étrangers pour la défense nationale de l'armée de l'Air à Nevers. Il s'occupa, ainsi que son frère mécanicien, du matériel de guerre et de la construction d'abris jusqu'au 24 juin 1940, date à laquelle la compagnie battit en retraite vers Bordeaux puis Port-Vendres. Ils devaient être embarqués pour l'Algérie, mais faute de bateaux, ils durent être démobilisés et évacués à Vendres à titre civil. Là, ils travaillèrent comme ouvriers occasionnels chez différents patrons vigneron. Leur salaire s'élevait à 180 F. par mois et... 4 l de vin par jour, vin qu'ils échangeait contre des tickets de pain et du tabac ; ceci était d'ailleurs mal toléré par le patron (il possédait 1 600 000 ceps) qui disait : "Le temps que vous passez à rouler vos cigarettes est du temps perdu pour moi !" et les menaçait de leur retirer leur permis de séjour s'ils ne travaillaient pas assez.

La police pétainiste faisait de fréquents contrôles. Ils apprirent un jour que dès la fin des vendanges, ils seraient renvoyés en camp. Ils décidèrent de ne pas attendre et, une nuit de septembre, quittèrent le vignoble. Ils retournèrent à Sermaise du Loiret, se cachèrent chez leurs amis pendant un mois, malheureusement une descente de la feldgendarmerie d'Orléans les obligea à fuir à nouveau. Herminio, Horace et Antonio se réfugièrent alors chez le colonel Léon Luengo Munoz, au Mans. Le colonel avait organisé le réseau des Espagnols résistants de la Sarthe, il leur procura un travail dans une entreprise de menuiserie, puis leur conseilla d'accepter, quand le patron leur offrit un emploi dans une de ses filiales à Nantes. Ils travaillèrent à la construction de baraquements pour loger les aviateurs allemands à Château-Bougon. La vie était agréable : il y avait beaucoup d'émigrés Espagnols à Nantes, ils se réunissaient, chantaient, faisaient beaucoup de sport, en particulier du patin à roulettes.

Sans faire partie d'un réseau officiel, ils avaient pris contact avec un groupe d'Espagnols, de Français et d'Italiens qui se livraient à des actes de sabotage, jusqu'au jour où l'imprudence d'un camarade italien amena la prise, à Paris, du chef de groupe : Rimini (qui fut transféré à Nantes puis déporté en Allemagne). Le groupe nantais fut démantelé lui aussi. Le 16 septembre 1942, H. FLORES arrêté par le SPAC fut conduit au commissariat central, "interrogé" par le commissaire Fourcade (fusillé à Paris à la Libération) en présence d'un civil allemand (probablement membre de la Gestapo).

Pendant trois nuits, à genoux sur une règle triangulaire, frappé à coups de pieds dès qu'il cherchait à s'asseoir sur ses talons, il refusa de répondre aux questions précises sur sa participation à la guerre civile d'Espagne, sur ses activités antinazies et sur sa résistance contre l'occupant allemand. Ses tortionnaires lui placèrent une savonnette dans la bouche et le giflèrent sous prétexte qu'il bavait et salissait le parquet : "Salaud !... Ne sais-tu pas que le savon se donne avec des tichets ?".

Après quatorze jours au commissariat central, Herminio se retrouva à la prison Lafayette, au quartier des détenus politiques, dans la cellule des condamnés à mort. Parmi les 23 détenus, des Nazairiens : Josso René, Daniel Francis, les frères Tardivel ; des Nantais : Travaillé André et quatre qui furent fusillés : Lefièvre, Adam, Guillou, Hervé Raymond.

Le 1er novembre 1942, H. FLORES quitta Lafayette pour le camp de Rouillé (Vienne). Là, les prisonniers n'étaient pas trop malheureux, ils étaient gardés par la milice française, les fermiers des environs fournissaient des provisions. Des cours de langue permirent à Herminio d'apprendre le français, mais il fut transféré à Voves (Eure et Loir)... Comme il avait entendu dire qu'un convoi allait être formé pour Compiègne puis l'Allemagne, il décida de s'évader. Sans papiers, c'était un gros risque, mais ils furent quatre à tenter l'aventure. A 5 heures du matin, ils réussirent à faire un trou dans les barbelés et chacun partit de son côté. Herminio comptait prendre un car pour Chartres, puis un train pour Nantes ; mais dans le village de Voves, deux gendarmes cyclistes l'interpellèrent pour lui demander ses papiers : "D'où venez-vous ? - où allez-vous ?"... A dix heures et demie, il était de retour au camp. Le commandant le sermona : "Tu as de la chance que je n'aie pas fait le rapport ! quelle idée de t'évader ! Tu ne savais pas ce que tu risquais ? ... Justement, j'ai reçu ce matin au courrier, un communiqué de la préfecture de Loire-Inférieure : tu es libéré sous condition".

Herminio rentra donc officiellement à Nantes où il resta en résidence surveillée, se présentant tous les jours aux services des renseignements généraux, jusqu'à la Libération.



## LE BOMBARDEMENT DU 16 SEPTEMBRE 43

Après le passage des avions américains sur Nantes, Mme Biron quitte l'hôpital St-Jacques avec sa mère :

"Une femme en particulier me fascine ;: elle est assise au milieu d'un camion sans rambardes ; elle fixe la foule sans la voir et puis quelque chose d'insolite attire mon regard, c'est une jambe sectionnée qui est posée à côté d'elle et au bout, une chaussure bleu-marine avec un petit lien et un gland bleu, comme les chaussures que portait ma mère... Plus loin devant l'hôpital, au milieu de la foule, deux femmes en blouse blanche se jettent dans les bras l'une de l'autre en pleurant".

Mme Marie-Louise Herrouin, à l'intérieur, aide au transport et aux soins de tous les blessés quand elle entend dire que Rezé a été touché par les bombes. Elle se sent très inquiète du sort de ses enfants restés à la maison et demande à la soeur l'autorisation de rentrer chez elle. Elle se fraie péniblement un chemin parmi les décombres et arrive affolée à Trentemoult... Sur le quai, deux de ses enfants, une épuisette à la main, se servent tranquillement parmi les innombrables poissons morts qui flottent le ventre en l'air, tués par les déflagrations !! La Loire en est toute blanche et les Trentemousins se hâtent de récupérer cette pêche imprévue, providentielle en ces temps de disette.

## RATIATUM

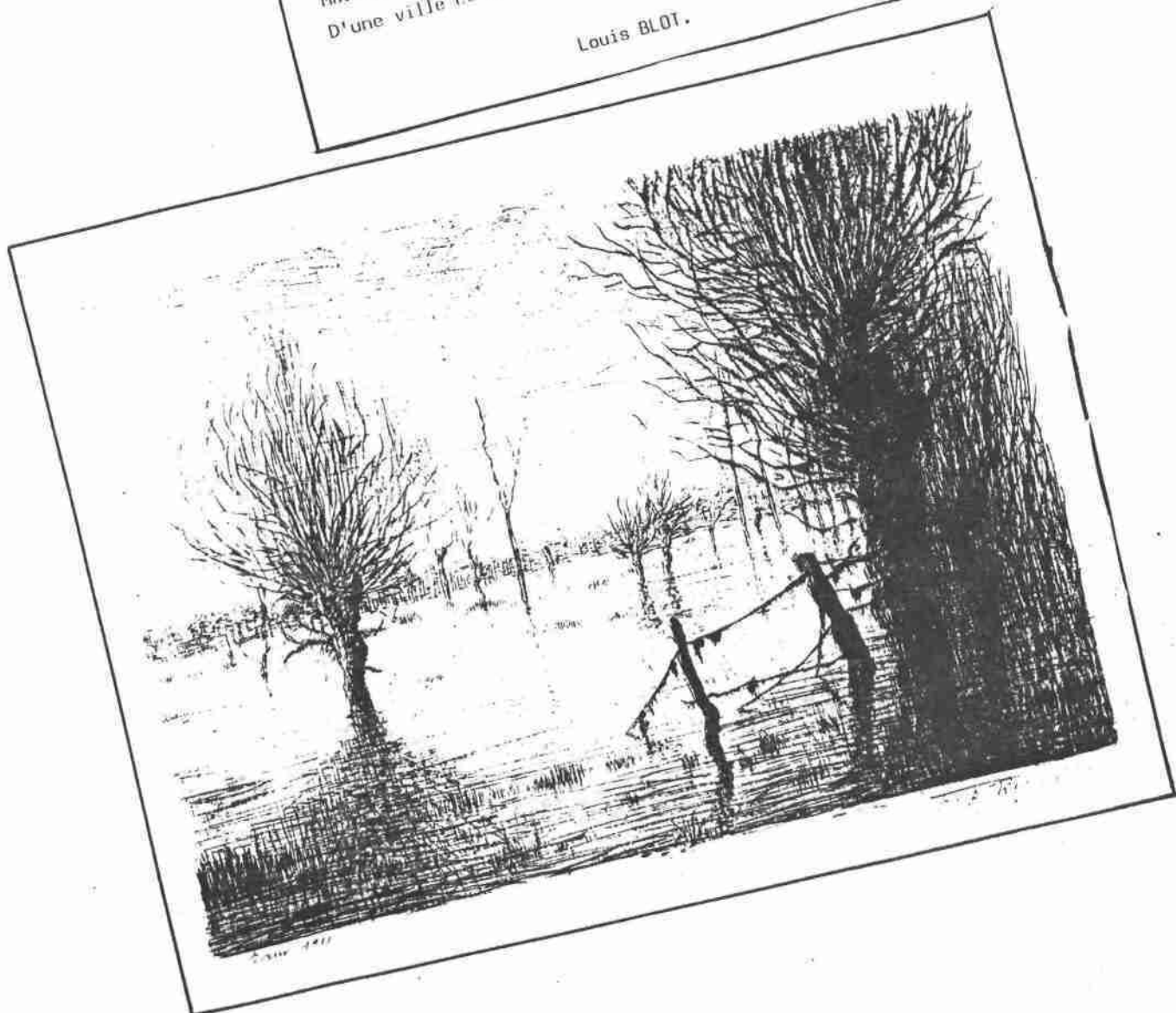
Les légions de Rome, avec leur discipline,  
 Déborderont partout les oppidiums gaulois  
 Et la Pax Romana imposera ses lois  
 Aux guerriers divisés par des luttes mesquines.

Ceux-ci devront passer sous les fourches caudines.  
 Le temple de Mercure éteint l'esprit des bois  
 Car le Buccin d'airain a vaincu le haut-bois.  
 Et la villa s'érige avec Inermes, piscines.

La terre collective et la maison commune  
 Disparaissent alors et, sur toute fortune,  
 Sur les propriétés, par foyer ou enclos,

Pour la première fois se prélève l'impôt.  
 Mais sur le bord du Seil reste le substratum  
 D'une ville et d'un port appelé Ratiatum.

Louis BLOT.



## LE GOULET SUR SEIL

Connu depuis longtemps des marchands Phéniciens,  
Naviguant vers le Nord aux îles cassetérides  
Après le sacrifice aux dieux et Néréides,  
Le goulet sur le Seil, transitait leur étain.

Pythéas, astronome et fameux Phocéén,  
Y séjourna sans doute et sans esprit cupide  
Poursuivit au-delà son péricle intrépide  
Vers le pays secret des Hyperboréens.

Du port au bié, goulet, la Blanche et la Cadoire  
S'écoulaient par le Seil, merveilleux exultoire  
Du Liber et la Sevre, au rythme du courant.

De flot ou de Jusant, que réglait la marée,  
Le poisson frais pêché, anguilles et harengs,  
Aloses et saumons contre biens et denrées.

Louis BLOT.



